

# ENTRETIEN AVEC JOSE TARIHUMENE AUTOUR DU

## MANIFESTE DE L'EXILISME

PARU EN 1962

Entre 1953 et 1958, vous publiez successivement "Terres d'Europe" et "Terres Promises". Vous y chantez l'Europe naissante ainsi que la naissance de l'Etat d'Israël. Vous n'êtes pas juif mais votre sensibilité vous conduit vers ce peuple régulièrement persécuté et poussé à l'exode.

Entre 1959 et 1962, vous publiez encore "Terres étrangères", "la Dent du Poète", "Pirouettes", et "Convalescence".

En 1962, vous sortez le "Manifeste de l'Exilisme" qui sera suivi par "Terre d'exil". Dans le Manifeste de l'Exilisme, vous annoncez, sur un ton prophétique, une révolution dans l'art.

Vous nous dites que le cœur doit devenir la clef de la création artistique et non la raison ou l'instinct. Vous annoncez une nouvelle vision du monde qui favorisera l'éclosion d'un homme nouveau. Le sentiment d'exil guide alors votre inspiration.

Ce manifeste sera générateur d'un mouvement artistique qui se concrétisera par la création d'un "Grand prix de l'Exilisme" dont Nazim Hichmet fut le premier lauréat.

Nous voici en 2006, quarante ans se sont écoulés depuis lors, et vous réapparaîsez sur la scène littéraire avec un récit, "Le séducteur mélancolique", que vous qualifiez de récit "exiliste". Vous projetez aussi une exposition "Exiliste" en compagnie de Moshé Macchias, dont le nom était associé au vôtre, dès le début de cette aventure "exiliste".

Doit-on voir, dans cette annonce, un nouveau feu de paille ? Comment expliquez-vous une si longue absence ? Que s'est-il passé entre-temps ?

**J.T.** : En 1953, appelé sous les drapeaux, je fais la connaissance de Moshé Macchias, milicien comme moi et qui occupe, dans la chambrée, le lit surmontant le mien. Très vite, nous nous découvrons des intérêts communs pour la littérature et nous fraternisons.

Les jours de permission, nous les passons à Anvers où réside Moshé et son professeur de peinture, Madeleine DUGUET. Peintre, sculpteur, poète, familière du piano et du violon, cette merveilleuse petite femme nous accueille sans façon, et nous aide à mettre en musique nos chansons. Autour d'elle gravitent d'autres artistes de diverses disciplines mais qui partagent en commun une même sensibilité. Nous nous sentons tous, d'une façon ou de l'autre, et pour des raisons diverses, "exilés".

Exilée, Madeleine Duguet l'était à trois titres.

- Native de Liège, ayant abandonné sa ville natale pour suivre son amie dans la ville portuaire d'Anvers, elle ne se reconnaissait pas dans la mentalité flamande, sa langue d'élection étant le français.
- Le décès récent de sa meilleure amie l'avait laissée plus seule encore.
- Peintre de talent mais radicalement figurative, la mode de l'"abstraction" l'avait éjectée du cénacle et abandonnée dans la marge.

Je me souviens encore de ses accès de colère quand, à l'occasion, elle tombait sur un article d'un critique ou l'autre qu'elle avait bien connu du temps de sa renommée et qui encensait maintenant l'art abstrait... "Coquin" s'exclamait-elle. "Tout l'abstrait du monde ne le trouve-t-on pas dans la moindre tache de couleur ou le moindre trait d'un tableau, dans un visage ou un regard humain !"

Quant à Moshé, son malaise d'exilé était encore plus poignant. Il me raconta, un jour, dans quelle circonstance, il avait pris conscience de son étrangeté.

En 1939, à peine âgé de 8 ans, enfant comme tous les autres, pas peu fier de porter l'étoile juive, il avait été agressé, dans un parc, au retour de l'école, par ses propres condisciples. On l'avait battu, humilié, injurié "sale juif !"

Plus tard, il avait échappé à la déportation grâce au refuge que lui offrit "un Juste". Il n'en perdit pas moins son père et d'autres membres de sa famille dans les fours crématoires d'Auschwitz.

Quand j'ai fait sa connaissance, des méduses crachant un sang noir par un œil frontal béant et horrible peuplaient ses tableaux.

"Je traque la bête" disait-il.

Plus tard, les arbres et leurs racines se substituèrent aux méduses. "J'en peindrai autant qu'il y eut de juifs exterminés dans les camps de la mort".

S'il changeait de thème, sa peinture se reconnaissait à première vue, qui privilégiait la ligne échevelée et tordue et les deux couleurs de base, le noir et le blanc, avec leurs dégradés et leurs nuances.

De son côté, Robert Darame, comédien, excellent diseur, résidant à Paris, vivait péniblement une homosexualité dissimulée.

Moi-même, j'étais mal dans ma peau. La guerre m'avait frustré de mon enfance et les premières photos prises dans les camps d'extermination qu'un G.I nous avait montrées m'avaient bouleversé. "L'homme était un loup pour l'homme", capable des pires atrocités envers ses semblables, et j'étais un "homme". Cette révélation qui m'explosa au visage me fut très lourde à porter. Elevé au sein d'une Eglise catholique qui prêchait l'amour des autres, tout me devint suspect, et Dieu et les hommes. D'un seul coup, je me retrouvai mécréant parmi les croyants, suspect pour les autres et suspect vis-à-vis de moi-même.

### **Et l'exilisme dans tout cela ?**

**J.T.** : Génération enfantée dans les prémisses de la guerre, ayant grandi avec elle, nous sortîmes du conflit douloureusement meurtris dans notre corps et dans notre esprit. La menace nucléaire qui planait sur le monde, à l'exemple d'Hiroshima, et la rage autodestructrice des hommes, nous avaient profondément perturbés.

Rien plus jamais ne serait comme avant. L'innocence, la confiance en soi et l'espoir nous avaient abandonnés

Nous nous sentions autant victimes que bourreaux car la bête enragée que nous avions découverte chez le voisin, nous savions qu'elle était en chacun de nous, prête à ressurgir et à nous jeter dans les pires désordres.

D'autre part, la seconde guerre mondiale avait sensiblement reculé les frontières de notre monde. De nouveaux pays lointains et plus puissants venaient occuper notre géographie, tandis que d'autres se rebellaient contre l'autorité que nous exercions sur eux.

L'Europe n'était plus le centre de la terre et nous devinions, dans l'espace, d'autres terres et d'autres civilisations, d'autres hommes prêts à d'autres combats pour faire valoir leurs propres valeurs et leur droits. L'homme occidental n'était plus le centre du monde, ni la mesure de toutes choses.

Ayant perdu tout repère, nous n'étions plus que des ballonnets que le plus petit coup de vent pouvait déporter à sa guise.

Nous voulions encore croire à une Europe nouvelle, mais elle était trop vieille et trop inféodée à ses particularismes nationaux. Elle avait les mains tachées de sang ; elle avait commis trop d'exactions dans le monde. Elle ne pouvait plus être crédible...

La terre d'Israël attribuée aux juifs par les Nations Unies était un juste dédommagement envers ce peuple martyr mais en même temps, l'Occident se donnait bonne conscience aux dépens d'un peuple palestinien, chassé de ses terres et jeté dans l'exil des camps. "Terre d'Europe" (1953) et "Terre promise" (1956) sont toujours aujourd'hui des espoirs déçus.

Voilà pourquoi, une fois, mes études supérieures terminées, de plus en plus mal à l'aise j'ai claqué la porte, et me suis engagé pour l'Afrique, la plus obscure, la plus sauvage, celle de la forêt vierge et des marécages, celle des hommes nus dont certains n'avaient pas encore vu d'homme blancs, tandis que d'autres en avaient déjà mangés.

**C'est du Rimbaud que vous nous faites là.**

**J.T.** : Si on veut mais moi j'ai survécu.

**Et bien tant mieux. Mais l'exilisme ?**

**J.T.** : Viens le moment où, pour survivre à soi-même, il n'y a d'autre solution que celle de fuir, d'aller vers l'inconnu et d'affronter des épreuves. Provoquer les risques et découvrir en soi ce qui cherche à survivre, voilà ce qui devient vital.

Ainsi durant quatre ans, je me suis totalement retiré du monde civilisé et me suis mis au service des hommes de la forêt.

Coincés entre ces trois pouvoirs de colonisation : l'Eglise et son évangélisation, la Société Générale et ses travaux obligatoires, l'Administration territoriale et le Code Napoléon, nous avions le rôle ingrat d'initier les indigènes à l'autodétermination. Nous allions de village en village, suivis d'une cohorte de porteurs qui transportaient les malles de voyage (la malle lit, la malle cuisine, la malle douche et la malle des effets personnels), semant la bonne parole de la sédition : "prenez en charge votre propre développement si vous voulez assumer, un jour, votre indépendance !" ... j'avais inventé, pour me faire comprendre, une petite histoire très simple que traduisait un interprète : "Un village, c'est comme un bananier ; ses racines qui

agrippent la terre sont vos ancêtres ; le tronc qui s'élève c'est le chef du clan ; les feuilles qui s'étalent au soleil sont les familles, et les régimes de bananes qui plient les branches sous leur poids sont les fruits de votre travail. Veillez à ce que le bananier porte de beaux fruits, et, de mon côté, je vous apporterai la fourche qui soutiendra les branches afin qu'elles ne se brisent pas sous le poids des régimes."

En clair, voulez-vous des soins médicaux ? Construisez une case dispensaire et je vous promets un infirmier et des médicaments. Voulez-vous apprendre à lire, à écrire, voulez-vous connaître la science du blanc ? Construisez une case "école" et je vous promets un instituteur et du matériel scolaire. Etc.

Je vivais dans une nature vierge et sauvage au rythme du soleil et des saisons, avec pour tout matériel, une moustiquaire et une lampe tempête.

Ce fut une belle aventure, pleine de risques et d'embûches dans la fréquentation de gens simples, solidaires en famille mais toujours prêts à en découdre avec le clan voisin. Le bon sauvage ressemble à s'y méprendre au bon civilisé, voilà ce j'ai découvert. L'homme reste l'homme sous toutes les latitudes.

Entre temps, mon inaliénable exil ne m'avait pas quitté et Moshé et Madeleine continuaient de me harceler par correspondance, me suppliant de ne pas renier mes dons littéraires.

Fin 1962, je rentrai au pays pour six mois de congé de "reconstitution" et je retrouvai mes amis qui me pressèrent aussitôt d'achever ce que j'avais interrompu si soudainement. Moshé fut l'initiateur de ce manifeste de l'exilisme que j'écrivis alors. Plus qu'un mouvement ou un état d'esprit, l'exilisme était un cri du cœur, un appel au secours.

Enfants d'une civilisation phare qui nous avait fait vivre, dans notre chair et dans notre esprit, toutes les déchirures et les déracinements, adolescents en exil, nous appelions de tout notre sang, un monde auquel nous pourrions enfin croire. Je savais déjà qu'il n'était pas au Sud plus qu'au Nord, que partout les hommes se ressemblaient, prêts à s'entretuer à la moindre occasion. La décolonisation ne se passait pas sans affrontement. Les "blancs" devaient payer les humiliations qu'ils avaient fait subir aux colonisés et les conflits meurtriers continuaient à opposer les hommes aux hommes, à faire couler le sang à tous les coins de la terre.

Notre manifeste s'adressait, en priorité, aux artistes. Nous étions convaincus qu'ils avaient un rôle privilégié à tenir dans l'édification d'un nouveau monde, qu'il leur appartenait d'aider l'homme à retrouver l'homme, en parlant le langage simple du cœur.

Les artistes donneront au visage de l'homme sa forme définitive. Les traits, la bouche, les yeux, le visage ne sont-ils pas aptes à évoquer la présence de la vie en ce qu'elle a de plus et de plus réel. Ils feront donc leur choix exclusif dans ce qui est humain.

Notre appel à une réconciliation infinie que je concrétisai par un recueil "Terre d'exil" fut un appel prématuré. Seuls, nous entendîmes ceux qui étaient douloureusement concernés, les exilés de tout bord.

Sectes et groupements idéologiques et politiques se revendiquèrent de notre manifeste et tentèrent de nous récupérer.

Alors que notre prétention était non de diviser mais d'unir, on tentait de nous embarquer dans des motivations communautaires virant à l'ostracisme. Nous savions heureusement que ce n'était pas en encourageant le regroupement des minorités opprimées contre les majorités oppressantes que nous parviendrions à éveiller les consciences vers une terre plus humaine. Nous ne fûmes pas compris. Les quolibets et les injures fusèrent contre nous.

"L'exilisme, voilà un bien mauvais néologisme" commenta un critique. "Exilisme égal mysticisme !" s'exclama un autre. "Voilà un salmigondis de bons sentiments avec lesquels on ne peut faire que de la mauvaise poésie".

Il n'y avait décidément rien à espérer de plus qu'hier !

Quand les hommes seront-ils en mesure d'assumer leur condition sans toujours devoir courir à des expédients illusoires, religions ou idéologies, conduisant tout droit aux divisions et aux conflits ?

**La réflexion est intéressante mais je reste sur ma faim concernant le mouvement "exiliste".**

**J.T. :** Après cet essai manqué, je suis reparti pour l'Afrique.

J'ai fondé entre-temps une famille et me suis frotté à d'autres réalités. J'ai fréquenté d'autres valeurs, d'autres hommes et d'autres idées.

Aujourd'hui, Madeleine n'est plus. Moshé n'est plus. Robert n'est plus. Beaucoup d'autres ne sont plus. La terre continue de tourner aussi bien qu'avant et les hommes aussi bien qu'avant, continuent à s'entretenir.

55 ans se sont écoulés depuis, comme vous dites. L'exilisme, il est vrai, semble avoir été étouffé dans l'œuf et pourtant il n'a jamais quitté nos valises. Aujourd'hui, il en ressort plus mûre tel un grand vin qui a pris son temps pour mûrir et tenir au palais.

Je ne renie pas mon premier manifeste. Il procédait de la même sensibilité et de la même intuition qui nous constitue aujourd'hui encore. L'essentiel a été dit dans le "ton". Ce qui m'apparaît par contre plus fragile et plus sujet à caution, c'est l'approche exagérément prophétique et imprégnée de religiosité.

Notre conviction demeure, à savoir que le sentiment d'exil est le moteur susceptible de favoriser une nouvelle relation entre les hommes, la terre et l'univers. Ce n'est pas qu'il s'agisse de donner un sens à la vie en projetant un nouvel espoir pour un monde plus humain et plus solidaire mais plutôt de reconnaître que le sentiment d'exil est le fondement essentiel de l'homme, et de bâtir sur lui une perception immédiate de la vie où le respect de l'homme et sa solidarité avec son environnement sont déjà inclus. Je pense plus que jamais que l'exil fait l'homme. C'est un sentiment exclusivement humain.

**C'est là toute une philosophie, encore faut-il reconnaître sa condition d'exilé.**

**J.T. :** Nous sommes tous exilés même si nous n'en avons pas toujours conscience. Nous avons plus ou moins profondément ressenti, une fois ou l'autre, ce climat d'exil, ce malaise d'être, cet état débilitant de se sentir exclu ou rejeté. Cette aspiration de l'être vers un autre état, plus satisfaisant ou non, est inscrit dans l'organisme même de la vie qui, sans cesse, se transforme, se renouvelle, abandonne les formes qu'elle a créées et auxquelles elle a donné vie pour en adopter de nouvelles. A tout instant, elle peut oublier ce qu'elle fut, pour être ce qu'elle n'est pas encore.

Plus sociologiquement parlant, combien de personnes, en ce XXI<sup>ème</sup> siècle, pensez-vous, vivent, subissent et se résignent à un statut d'exilé. Combien d'exilés politiques, économiques, idéologiques, religieux, combien de personnes déplacées, survivant dans un état provisoire sont à la recherche d'une identité culturelle qui leur a été arrachée dans un exode forcé !

Ces exilés là seront bientôt plus nombreux que les citoyens à part entière. Non seulement des dizaines de millions d'hommes s'accumulent dans des "camps" de réfugiés sur les frontières instables du tiers-monde mais des dizaines de millions d'autres sont encore privés de leurs droits élémentaires ou revendiquent un territoire propre sur lequel ils puissent vivre leur culture.

Combien sont obligés de s'expatrier s'ils veulent survivre. Quel est aujourd'hui le pays développé ou non qui n'a pas son problème d'émigrés, d'exilés en fait ?

Proscrits, apatrides, bannis, émigrants, transfuges, acculturés, déracinés, colonisés, étrangers, minorisés, chassés, expulsés, nomades, différents, eux et des dizaines de millions d'autres sont des exilés sur notre terre.

Jamais les hommes n'ont été aussi hostiles aux hommes.

"La condition de l'immigré dans le pays d'accueil", avec sa culture d'origine et, en partie, étranger à sa culture d'adoption est un reflet de tout individu dans la société contemporaine urbanisée.

L'histoire biblique de nos origines débute par une histoire d'expulsion. Adam et Eve sont chassés du paradis. L'histoire scientifique des origines de l'univers commence par une expulsion : une boule de matière en fusion explose et projette ses éclats dans un espace en expansion constante. Toute naissance se vit dans un déchirement, un arrachement, un accouchement, un cri de terreur et tout éveil se vit dans un dépassement de soi, un détachement de l'autre.

D'une manière générale, la vie n'est-elle pas une suite ininterrompue d'exclusions, d'arrachements, de séparations, d'exils en un mot. que ce soit du ventre d'une mère, du sein maternel, de la maison, de l'école, de ses amis, de ses proches ?

Ce que nous appelons "dépression", "phobie sociale", "timidité maladive" ne sont-ce pas des troubles universellement répandus, vécus comme un "sentiment d'exil, de rejet" ?

L'exil "intérieur" n'est-il pas un phénomène propre à notre civilisation que tant de psychiatres chez nous en font école.

Dans ce monde où plus rien n'est assuré où tout est mis en doute, l'homme n'est-il pas exilé de ses repères et de son identité.

"Dans son attaché-case, il promène autour du monde sa névrose, ses petites angoisses et sa grande solitude" (Roland Jaccard – L'exil intérieure – P.U.F.).

Si pour l'animal prédateur, dans la jungle, la règle est : tuer ou être tué, pour l'être humain, dans la société, la règle est : "être exclu ou être adopté".

Dans ce monde où la normalité est la règle absolue, celui qui a peur de confronter son image à la vue de l'autre, se retranche dans un exil intérieur. A la limite, l'exil intérieur devient la condition de chacun, exil d'autant plus confortable à vivre que l'intérieur est meublé de machines à images, substituts de la réalité, nouvel opium des peuples en guise d'un Dieu, le

père décédé retranché dans son "moi" l'homme traverse le monde, avec pour suprême défense, l'insensibilité.

Aujourd'hui, les drogues jouent le même rôle anti-anxiogène que les images déroulées à longueur de journée dans les média si elles n'obtiennent à long terme, l'effet contraire. Tout le monde est exilé, souffre dans son exil, mais tout le monde se cache à tout le monde et n'ose s'exposer sinon dans l'humour et la bouffonnerie qui servent de cataplasme mais ne soignent que la surface.

L'homme ne vit pas sa propre vie. Il se promet de la vivre pour autant que soient réalisés les objectifs qu'il s'est fixé, tous aussi aléatoires qu'incertains, ou bien il se fait une idée de la vie qui n'est pas celle qui lui est offerte et il reporte, sans cesse, le moment de la vivre enfin telle qu'elle est.

Exilé, tout déiste l'est, comme tout utopiste, comme tout être conscient amputé, du fait même, de sa nature globale, dédoublé en acteur, et témoin, en instinct et volonté.

Nous vivons dans un monde où "les marginaux" sont la norme. Mendiants, misérables, invalides sans soutien, personnes isolées, sans famille, malades, laids, gros, vieux, drogués, sans logis, renégats religieux et politiques, tous ceux auxquels la société institutionnalisées refuse de s'identifier.

S'adapter n'est-ce pas en quelque sorte se soumettre aveuglément à un ordre établi pour, en définitive, s'en trouver exclu dès que nous avançons à découvert pour le critiquer.

Ainsi, dans une seule vie, l'homme par souci de rester en conformité, avec la norme et par crainte d'être rejeté par son environnement social en arrive à adhérer au parti nazi, au communisme un peu plus tard, et l'Allemagne de l'Est libérée, à la Sociale Démocratie ! Ne sommes-nous pas tous, d'une certaine manière des colonisés qui s'ignorent, des exilés qui se fuient.

### **Selon vous, tous les hommes seraient des exilés qui s'ignorent ?**

**J.T.** : Bien sûr, et il y a autant de définition de l'exil qu'il y a d'hommes sur la terre. De plus, la menace insistante de la bombe atomique, susceptible de faire disparaître la terre des hommes ne fait que renforcer avec le sentiment d'insécurité, le sentiment d'exil. Jamais, la vie n'est apparue aussi fragile et éphémère. A peine vivant, on est déjà en exil de la vie, parce qu'elle nous glisse entre les mains comme un poisson, parce qu'elle transporte avec elle les gènes de la mort. Entre le néant des origines et le néant de notre fin, il y a ce que Sartre appelle le sursis. Ce temps de "sursis" qui est le temps de la contradiction, de la frustration, de la quête de la beauté insaisissable, du désir inassouvi, de l'appel sans réponse, de l'illusion, de la lutte du bien contre le mal.

Ce temps où le malaise perturbe en permanence l'illusion de la paix, où la vérité n'est jamais que relative, je l'appelle le "**TEMPS DE L'EXIL**".

Depuis que l'humanité existe, mille philosophes et prophètes ont tenté de donner un sens à la vie et de résoudre ou d'escamoter ce mal-être fondamental qui ronge l'homme :-

"La vraie vie n'est pas ici qui est souffrance et exil mais au Paradis qu'il faut gagner sur terre pour y accéder après la mort", "Cette vie n'est qu'un songe en exil, la seule réalité c'est le ciel divin de l'idée", "La souffrance de l'exil peut-être surmontée, en se détachant de tout désir", "Vivons l'instant sans mesure et noyons notre mal-être dans l'ivresse", "le travail, la production et la consommation nous évitent de penser", "L'argent ne fait pas le bonheur mais il y contribue". Nous ne sommes pas seuls : le soleil et la terre sont avec nous. La lumière éclaire notre esprit et la terre nourrit notre corps. Nous devons les ménager et ne pas scier la branche sur laquelle nous sommes assis. Un courant de pensée s'affirme aujourd'hui qui voudrait rassembler les hommes autour d'un thème commun qui serait le respect de l'environnement.

L'utopie du bonheur frelaté n'a abouti qu'à une désillusion planétaire de l'humanité qui, aujourd'hui, se distrait d'elle-même dans le vacarme assourdissant des informations redondantes, des réalités virtuelles, des images sur écran qui conduit tout droit à la désincarnation de la relation humaine et, par les autoroutes électroniques, à la migration massive des hommes de plus en plus déracinés.

Pour pasticher Trinh Xuan Thuan, pour lequel le chaos est la règle et l'harmonie l'exception, je dis que pour l'homme, l'exil est la règle et l'extase, cet état d'exception qu'il recherche en vain.

### **L'exilisme n'est donc pas la formule magique qui nous délivrera de la prison insupportable de l'exil ?**

**J.T. :** L'exilisme n'est pas une formule mais une adhésion à notre état d'exilé. Se découvrir une sensibilité commune à l'exil devrait nous aider à supporter plus aisément notre condition et à nous entraider.

En fait, l'être prend face humaine à partir du moment où il prend conscience de sa fragilité, de sa condition de passager sur terre, de son état d'exilé.

Il peut, en effet, puiser dans sa condition d'exilé, une nouvelle dignité, une nouvelle saveur de vivre, une nouvelle énergie.

Il ne s'agit pas d'une question de forme ou de fond mais d'une question de tonalité, d'ambiance, de sensibilité.

Ce n'est pas là un exercice de style où l'esthétique étouffe l'émotion mais un engagement absolu dans la création en cours.

### **L'exilisme n'est donc pas une idée abstraite ?**

**J.T. :** L'exilisme n'a pas mission de donner un sens à la vie qui, de toute façon, n'en a pas mais bien de faire découvrir à l'homme, sa face humaine.

Il faut aller jusqu'à l'extrême limite de l'exil pour en extraire ce qui en fait l'essence même de l'identité humaine : son étrangeté. Que lui reste-t-il à l'homme lorsqu'il a été dépouillé de tout

ce qui, à ses yeux, en faisait un homme, son appartenance même à l'humanité lui étant déniée ?

Sauvage, lépreux, pestiféré, nègre, esclave, juif, marginal, saltimbanque, aliéné, que leur reste-t-il comme sens sinon l'exil qui les fonde ? L'exil devient alors notre seule appartenance. Nous ne sommes rien, pas même des hommes, et pourtant que les hommes le veuillent ou non, malgré leur volonté de nous exclure de leur communauté, nous nous recréons une nouvelle identité en incarnant l'exil qui est de toute éternité. Nous sommes, sur la terre, ces exilés qui marquons de notre empreinte indélébile notre passage sur la terre et, de la sorte, nous nous protégeons définitivement de toutes les illusions dans lesquelles se fourvoient ces hommes qui nous déniaient toute qualité humaine. Nous savons nous que l'exil est la condition qui fait corps avec l'homme et, c'est en nous raccrochant à cet exil qui nous constitue essentiellement que précisément nous résistons aux sirènes du néant. C'est cet exil qui nous singularise par rapport à la nature et, en nous réduisant à nous-mêmes, nous oblige à trouver en nous le sens que nous cherchons en vain à l'extérieur de nous-mêmes. Il y a, une fois pour toute, la terre et nous parce qu'il y a une conscience qui, un jour, il y a très longtemps s'est éveillée en nous et nous a extrait de l'indifférenciation. Dès lors, que cette déchirure a eu lieu, nous ne pourrons plus jamais retrouver cet état de confusion avec tout sinon en perdant cette conscience qui a fait de nous, pour toujours, des exilés à la recherche pour toujours du paradis perdu de nos origines. Il aura fallu subir cet arrachement insupportable et y adhérer pour nous retrouver enfin en ce que nous sommes, et ce qu'est l'homme. Le rite de passage pour accéder à l'exilisme est donc une adhésion volontaire à sa condition d'exilé.

Ici, moi, exilé, je peux enfin établir une relation vraie, intime, émotionnelle avec la terre, le monde et avant tout, avec les hommes car nul au monde n'est plus proche de moi que l'homme dans sa condition humaine d'exilé, qu'il en soit conscient ou non.

Ainsi, je peux enfin m'exprimer d'une seule voix et que tout le monde m'entende car je perçois, à nu, ce qu'il en est de moi, ce qu'il en est de ce "je" qui sans cesse se fourvoie. Je n'ai plus besoin de me déterminer en fonction d'un passé révolu ou d'un avenir resplendissant. Je me détermine en étant au monde à chaque instant et à chaque instant en proclamant mon exil. J'entre de plain-pied dans le chant des exilés qui sait qu'être étranger c'est ne plus jamais s'enraciner, qui sait que tout nous est prêté pour un temps de passage et qui comprend ce que ressent, dans son cœur, définitivement singulier, le passager entre les passagers. Il chante l'homme tout simplement, l'homme le plus humble et le plus démuné, l'homme le plus près de sa vérité.

L'exil est vraiment la clef qui permet à l'homme d'ouvrir les portes du monde pour y pénétrer et les portes de la liberté au monde, aussi bien les portes de la réjouissance que les portes de la mort qui est déjà inscrite de toute éternité.

N'est-ce pas, en partant de cette mise à nu, que l'homme du XXI<sup>ème</sup> siècle pourra restaurer la convivialité et la tendresse ?

Je reste persuadé que c'est tout au fond de l'exil, dans ce puits insondable confondu à nos origines, que nous pouvons entrevoir, comme un petit trait de lumière perçant, l'obscurité.

Imaginez que tout commence ici. L'homme est le bébé, nu, expulsé de sa terre-mère qui ouvre les yeux pour la première fois sur la terre-soleil, où tout lui est étranger, et en cette fragilité absolue, il dit "merci" il sait, sans y réfléchir, que c'est un miracle de "vivre" et il pleure et il sourit, bouleversé par une émotion intense et contradictoire. Il sait déjà qu'il est "avec" et "en dehors". Et il se met à chanter.

C'est cela l'exilisme.

### **L'exilisme un art de vivre ?**

**J.T.** : si l'on veut mais surtout un nouvel art de créer, car vivre signifie pour l'exiliste, accueillir la création dans tous ses états et y participer. Aujourd'hui, un des premiers critères auxquels se réfère la critique pour évaluer une œuvre d'art est sa distanciation par rapport à la "beauté" ou à la qualité esthétique, critère essentiel d'appréciation il n'y pas si longtemps. Un autre critère retenu aujourd'hui, c'est l'effet de surprise, d'étonnement ou de déception que l'œuvre provoque chez le spectateur. Le "choc" c'est le "chic" pourvu que ce "chic" soit proprement emballé. C'est bien fini d'inviter le spectateur à la contemplation et à l'extase. Il ne dispose plus d'assez de temps pour cela... Ce qu'il faut c'est lui donner l'effet "big-bang".

En fait, tout ce travail d'autodestruction de l'art n'a pas été inutile. Il a préparé le terrain pour un renouvellement radical.

Après s'être coupé du public et de la vie, en se retranchant dans des recherches vaines, et superficielles ou abstraites, l'artiste, ayant subi l'épreuve nécessaire de l'abandon et de la solitude, l'épreuve de l'exil, est mieux préparé pour rendre avec une sensibilité aiguisée, le plus simplement possible, l'accès à cette réconciliation infinie, entre les hommes.

### **Une révolution artistique...**

**J.T.** : L'artiste est un médiateur ; il jette une passerelle entre l'homme et les hommes et le réconcilie avec son présent. Il est là pour danser la création et non pour donner un sens à la vie.

Les consolations dans l'au-delà pour lesquelles l'homme est prêt à tout sacrifier, lui-même et les autres, les paradis promis sur la terre, jamais réalisés mais tachés de sang humain et d'horreur sont des miroirs aux alouettes qui ne cessent de nous abuser. Aucun Dieu ne vaut le sacrifice d'un seul homme que ce soit avec son accord ou contre sa volonté.

Pour nous, exilistes, la vie est tout simplement le lieu où l'homme en exil est invité à créer. La vie n'est pas une prison mais une aventure aux ressources infinies.

Nous ne voulons plus de fausses utopies qui génèrent la moindre exclusive. Nous entendons danser la danse de l'exil pour accéder à l'éveil.

La solitude, le rejet, l'exil sont des épreuves cruelles mais éclairantes. C'est dans le total dénuement de l'expropriation de nous-mêmes que nous avons découvert la vérité qu'est la vie.

**Ai-je bien compris ? L'exil s'inscrirait dans la condition de l'homme comme un état privilégié qui le singularise dans l'univers, et c'est en prenant conscience de son exil que l'homme découvre son humanité. L'exilisme est le climat poétique qui en découle.**

**J.T.** : Oui, ce climat laisse apparaître une nouvelle sensibilité dans le regard que l'homme porte sur les hommes et sur le monde. Livré à lui-même, en exil, dans un univers qui l'ignore

mais dont il est l'un des fruits, l'homme miraculé se tourne vers l'homme qui est le seul à pouvoir le reconnaître et avec lequel il peut partager son temps d'exil.

**Si nous sommes tous "exilés" à quelque titre que ce soit, nous sommes donc tous à des degrés divers des "exilistes" avant la lettre ?**

**J.T.** : Parfaitement, nous n'avons fait ici que mettre le doigt sur un état qui se vit et nous avons tenté de le formuler.

L'exilisme, une ambiance en effet, une atmosphère particulière.

**Prétendez-vous faire école ?**

**J.T.** : Ne me parlez pas d'embrigadement, d'engagement, de serment, ou je fuis ! Je reste fondamentalement réfractaire aux modes, aux partis, aux systèmes, aux écoles, aux idéologies, aux églises et à tous les animateurs de tout poil qui les représentent. Diviser pour régner est un crime contre l'humanité au même titre que de convertir les hommes à des idéaux qui les conduisent à s'entretuer ou à se mépriser.

Je ne suis pas un "gourou" et je n'ai pas l'intention de l'être. Je me fie à ma sensibilité et à mon intuition d'exilé.

Pour moi, l'exilisme est entré dans l'histoire de l'art comme la Renaissance ou le Romantisme.

Ce n'est pas le seul thème de l'exil apparaissant dans une œuvre qui en donnera sa dimension exiliste mais un certain climat fait de sensibilité et d'émotion humaine, de rêves. On y lit des blessures cicatrisées avec de la tendresse.

**L'exilisme serait donc une révolution poétique ?**

**J.T.** : Poétique, en effet, avant toute chose, et quelle que soit la discipline artistique.

Le chant exiliste, je l'entends dans le blues, le reggae, le flamenco, la musique tzigane. Saint-Exupéry en prend parfois le ton mais aussi, Charlie Chaplin. Quand Albert Camus écrit dans "La Peste" en fin de récit, "ils savaient maintenant que s'il est une chose qu'on puisse désirer toujours, et obtenir quelques fois, c'est la tendresse humaine", il s'exprime en exiliste.

En fait, le chant de l'exil traverse l'histoire de l'art depuis ses origines mais est surtout un chant de parole qui s'exprime le mieux dans la littérature et la poésie.

Je songe à certains textes fondateurs de la littérature tels "L'Épopée de Gilgamesh" (Sumer-5000 avt J.C.) "Pourquoi ta force est-elle anéantie et ta face tournée vers la terre ? Pourquoi ton cœur est-il malade et tes traits sont-ils défaits ? Ton visage est pareil à celui qui revient de lointains voyages... et tu erres à travers la plaine ! " Et Gilgamesh répondit : "comment ne pas errer à travers la plaine ? Mon ami que j'aimais n'est plus que fange..."

La Bible est une saga baignée par l'exil et la condition humaine, voilà pourquoi elle a inspiré tant d'artistes de toutes les disciplines. Le cantique des cantiques est un merveilleux chant d'amour exiliste. L'odyssée d'Homère est le voyage initiatique par excellence. Ovide

condamné à l'exil en l'an 8 après J.C., par l'empereur Auguste a écrit, en exil, des œuvres inoubliables.

"Ce sont amis que vent emporte,  
"et il ventait devant ma porte  
"aussi les emporta" écrira Rutebeuf, ce poète inconnu d'origine française.

François Villon possède, sans aucun doute, cette sensibilité que nous qualifions d'exiliste quand il écrit : "Frères humains qui après nous vivez, n'ayez le cœur contre nous endurcis..." Mais nous pourrions, en le citant tous, élaborer ici une anthologie de la littérature "exiliste" et ce n'est pas là notre propos sinon de souligner qu'elle est dans l'air depuis bien des siècles et que tous les romantiques et, enfin, tous les grands artistes ont fréquenté l'exil à leur manière aussi bien que Rimbaud, Baudelaire, Rilke, que Nazim Hichmet, Kostas Axelos, Kafka, Nietzsche, Michaux, T. S. Eliot, Georges Bataille et puis encore... Quand Pétrarque chante les "yeux de Laure", il chante la nostalgie et l'absence tout en créant l'espoir et la présence. Tous, ici et là, osent mettre leur cœur à nu, et fragiles et humbles, expriment leur besoin d'amour et de tendresse ou bien se penchent avec amour et tendresse sur la condition humaine et restaurent une humanité menacée. En ce sens, l'exilisme est une quête...

Ainsi, la qualité artistique d'une œuvre s'évalue en fonction de la "beauté" exiliste qu'elle déploie quand l'homme y tient la part la plus émotive. L'exil est la sève dont se nourrit l'artiste "exiliste" dont la condition humaine est le thème essentiel.

Poète "exiliste", je me tourne avec humilité et compassion vers la nature humaine. Je crée une atmosphère, une ambiance, un climat, un arrangement de vie et de circonstances où se déploie une telle tendresse humaine que celui qui me lit se sent transformé de l'intérieur et devient plus tolérant et plus sensible aux hommes, plus heureux d'être au milieu d'eux.

Je ne peins pas l'homme idéal de la Grèce ancienne mais l'homme tout court de tous les temps, l'homme exilé, celui qui a besoin d'amour de réconfort et de chaleur humaine. En donnant un rôle privilégié aux sentiments et aux émotions humaines, je sais que j'influe sur la pensée de l'homme.

Pour l'exilé, la poésie est une sorte de thérapie tandis que le poète exiliste trouve sur la terre des hommes un espoir enraciné dans la pâte humaine. Vivre c'est un miracle de cœur, de sang, un miracle d'homme et de volonté.

Sevré de toute illusion, refoulant toute transcendance, l'homme nouveau est libre enfin de se regarder tel qu'il est et de s'accepter au monde, avec une conscience enracinée dans la terre humaine.

En poétisant la vie humaine, en faisant naître la vie au cœur de la mort, les fruits au milieu du désert, l'exiliste favorise cette réconciliation infinie qui se cherche dans tous les hommes.

**Tout poète serait un Roi en exil qui puiserait dans sa condition d'exilé l'inspiration de son chant. Mais l'art contemporain et, tout autant la poésie, fonde sa création sur un nombrilisme intellectuel, un esthétisme sophistiqué ou une préoccupation mercantiliste qui interdit précisément toute sensibilité à portée d'homme et réduisent celui-ci à une alouette éblouie par les lumières du salon.**

**Il y a trop de financiers et de spéculateurs autour de l'art, trop de maîtres en littérature et trop de charlatans. Ne nagez-vous pas à contre-courant ?**

**J.T.** : Heureusement, la poésie échappe d'une certaine manière à la récupération commerciale où toutes les disciplines artistiques se sont fourvoyées.

Elle en sort, indemne et libre. Il lui reste à retrouver sa nécessité d'être et c'est en se tournant vers la condition humaine qu'elle pourra y arriver.

Le poète "exiliste" est celui qui prend la poésie par la main, l'autre, la vraie... celle qui vit dans les rues, les quartiers, les villes, celle qui vit dans les yeux sur les misères du monde et ne passe pas son temps à pleurnicher sur son "moi". Tout ce qu'il y a de beau, de triste, de laid, de déchiré, tout ce qui existe avec l'homme, en l'homme, par l'homme jusqu'à ses rêves inachevés, il le chante avec simplicité, sincérité, espoir et révolte.

Son art poétique se résume à bien peu de chose :

"Ecrire très simplement ainsi tu peux m'entendre.

Mes mots vont comme les feuilles,  
sur les chemins qu'empruntent les hommes.

Ma voix ne chante mieux que le tram

que le train dans la nuit

que le vent

et pour te retrouver,

je regarde le monde

et pour t'émerveiller,

je chante simplement".

Atteindre la simplicité sans tomber dans la mièvrerie, le ronron ou le ridicule n'est pas à la portée de tout le monde, c'est même un exploit qui, réussi, émerveille et émeut sans jamais avilir.

Pourquoi l'homme crée-t-il ? Parce qu'il est animé, en tant qu'enfant de la nature, par la même nécessité intérieure qui pousse celle-ci à créer, produire sans cesse des formes nouvelles et différentes plus étranges et inattendues que tout ce qu'on pourrait imaginer.

Ce processus de création sans fin qui va dans tous les sens, s'autodétruit et s'auto-renouvelle, qui a donné forme à la vie et à l'homme, l'artiste "exiliste" le récupère à son profit et l'oriente vers l'homme qui n'est plus le centre du monde, ni la créature élue entre toutes, ni la fin aboutie de la nature mais qui est une sensibilité singulière dont il fait partie. Il ne crée pas pour rendre hommage à quoi ou qui que ce soit, ni pour imiter la nature, ni pour adorer les dieux mais pour chanter l'homme durant son passage obligé sur la terre et l'inviter à se réconcilier avec ce qu'il est vraiment, une poussière d'étoile qui brille comme les éphémères dans la nuit infinie de l'espace et s'y perd infiniment.

Il sait, désormais que tout ce qui existe, est absolument parfait et fini à chaque instant, et en même temps toujours en transformation et toujours inachevé.

Il sait qu'à chaque instant, il est en exil de ce qui meurt et en exil de ce qui n'est pas encore, toujours dans cette alternance entre deux pôles qui est inscrite dans la respiration de la vie, toujours en quête d'un équilibre remis en question, toujours en sursis entre le temps qui passe et le temps qui vient.

Aussi l'art "exiliste" ne peut se définir ; il doit se vivre comme une expérience, se découvrir dans le vécu.

L'œuvre exiliste, on la sent, on la voit, on la reconnaît. Elle émeut la pensée, elle pénètre le corps tout entier, chair, nerf, sens, conscience, intelligence, mémoire, esprit... C'est une voix, une ambiance, un climat.

Tout ce qui est inutile est systématiquement éliminé par le biais de la sélection naturelle. Il en est de même de l'œuvre d'art. Elle n'échappe pas à la sélection ; c'est une question de temps. Et ne dure et ne reste vivante dans le temps que l'œuvre qui est le miroir où l'homme peut se contempler et se reconnaître avec tendresse et compassion, tous deux sentiments chargés d'énergie durable.

Les aspects ludiques, originaux ou surprenants d'une œuvre ne résistent pas au temps. Seuls durent l'empreinte du passager en exil sur la terre.

La "cruelle tendresse", l'"attentive errance", "le fugace sourire", "la sereine incertitude", "la réconciliation infinie" qui se trouvent à s'exprimer dans l'œuvre exiliste, sont peut-être la meilleure part de l'homme, celle qui réconcilie les ennemis, invention du langage.

Ce qui est beau, c'est ce qui est sensible à l'humain.